LE MONDE ILLUSTRÉ.

Montréal, 16 août 1884.

SOMMAIRE

TEXTE : Au public.—Entre-nous, par Léon Ledieu. — De l'utilité de la curiosité bien dirigée, par Adolphe de Candolle.—Au milieu des fleurs.—Un conseil par semaine —Poésie : La sœur de charité, par Ernestine Drouet.—Les victimes du devoir.—Bonnes pensées.—La Chambre No. 7 (suite), par Raoul de Navery.—De partout.—Primes du *Monde Illustré*.

GRAVURES : Au milieu des fleurs.—Les victimes du devoir.—Gravure du feuilleton.

AU PUBLIC

Nous apprenons qu'un individu, se donnant le nom de Courtchènes, parcourt les campagnes en se présentant comme agent du MONDE ILLUSTRÉ.

Cet imposteur a déjà recueilli plusieurs abonnements et a fait par conséquent plusieurs victimes.

Les agents du MONDE ILLUSTRÉ ont tous un livre de reçus à souches qui portent les noms des propriétaires, Berthiaume & Sabourin, et aucun autre reçu n'est reconnu par l'administration.

ENTRE-NOUS

J'ai assisté la semaine dernière à un enterrement de pompier mort de blessures reçues en tombant de cheval, deux jours auparavant.

Les funérailles de ces braves gens qui risquent leur vie tous les jours dans leurs batailles avec le feu, ont plus que toutes autres un caractère imposant, qui va droit au cœur.

Le cercueil, enveloppé de drapeau national, est fixé sur une des voitures sur lesquelles le défunt a pris place tant de fois dans sa vie de dangers, qui portait son arme spéciale de combat et qui était pour lui ce que l'affût de canon est pour l'artilleur.

De chaque côté, devant, derrière, marchent ses compagnons en grande tenue, calmes, graves, silencieux, se souvenant, en ces jours de deuil seulement, que leur tour viendra et que leur sort n'est pas de mourir dans leur lit entourés des leurs, comme nous autres, bourgeois débonnaires.

La foule s'arrête en voyant passer ce cortège et uelue, pour la première fois peut-être et certainement pour la dernière, ce vaillant qui est mort pour la société, victime du devoir ; puis elle continue sa route et va aux affaires, sans penser plus longtemps à celui qui va reposer là-bas dans la cité du silence.

* *

Le soldat a l'ivresse du combat, la fièvre que donne l'odeur de la poudre et du sang, et la vue du drapeau qu'il défend.

Il sait que décorations, médailles, avancement rapide seront la récompense de son courage. Il sait aussi qu'il défend le pays, sa famille et son champ.

Mais ce pauvre pompier lui, a toujours à combattre le même élément et, quand il l'a vaincu, il n'ignore pas que peut-être il est poursuivi des malédictions—tacites—de celui qui a mis le feu à sa maison ou à son magasin, dans l'espoir de toucher une forte assurance.

Cela existe, cela se voit, quoique ce ne soit qu'à l'état d'exceptions.

Et dans la plupart des cas, n'entendez-vous pas, après les éloges décernés un jour d'incendie à ces hommes, les mêmes personnes dire le lendemain :

« Ces pompiers ont du bon temps, c'est un métier de paresseux qu'ils font là ! »

Qu'ils aillent donc le faire pendant quinze jours, ce métier de paresseux !

* *

Une autre pensée m'est venue souvent aussi, pensée qui s'éloigne de celui dont je parle, de l'ennemi au feu, et qui se rapproche de ce qu'il aime le mieux, de celle que vous oubliez, à qui vous ne pensez peut-être jamais.

Elle ! sa femme...

Mon devoir de journaliste m'a appelé bien souvent

aux différents postes de pompiers, quand j'entendais sonner au feu.

A mon arrivée, tout le monde était déjà parti. Plus d'hommes, plus de chevaux, plus de voitures, rien... qu'une immense salle vide...

Je sortais bientôt pour revenir une heure, deux heures après, en quête de nouvelles. Il n'y avait toujours personne dans le poste.

Personne ? pardon — en m'entendant ouvrir la porte, (je me souviens surtout des froides nuits d'hiver), une femme descendait bien vite, toute frissonnante, enveloppée d'un châle jeté à la hâte sur les épaules et venait se blottir près de la fournaise rouge.

C'était généralement la femme du gardien du poste, un brave à tous crins.

J'étais habitué aux questions : « L'incendie est-il considérable ? Toute la brigade est sur pied, n'est-ce pas ? J'ai entendu les trois alarmes. Il fait bien froid ? etc. »

* *

Pauvre femme ! les enfants, réveillés par le bruit des voitures, appelaient leur mère, et leurs cris repercutés par l'écho des corridors et de la grande salle, avaient quelque chose de triste, triste comme un cri d'oiseau de nuit, mais l'esprit de la mère était ailleurs et elle ne répondait pas à ces chers petits...

Ce brave et beau gaillard qu'elle a épousé quelques années auparavant, qui est venu cent fois, cinq cents fois, gelé, moulu, harassé, épuisé, mourant de faim et de soif, va-t-il revenir encore ?...

Et la nuit s'avancait. Pas un des pompiers n'arrivait.

Parfois un passant, un noctambule entrant et disait :

—Quel désastre, c'est le plus gros feu qu'on ait eu de longtemps. Un mur vient de s'écrouler, on dit que deux hommes ont été tués...

—Deux hommes tués ! répétait la malheureuse. Mon Dieu !...

Et la même scène se répète dans chaque maison où se trouve la femme d'un pompier.

* *

Un jour on lui ramène un cadavre.

C'est ce qui vient d'arriver, comme je vous l'ai dit en commençant. On donne quelques sous à la veuve et tout est dit. Les orphelins s'arrangeront comme ils pourront.

Et dire qu'il y aura toujours des gens qui ne manqueront pas de répéter : « Que ces pompiers ont donc du bon temps. Ils n'ont rien à faire ! »

* *

Tout cela n'est pas bien gai, je le sais bien, mais c'est malheureusement vrai, et comme il n'est pas bon de dire trop de vérités, je passe vite à un autre sujet.

Je vous avais bien promis de ne plus parler de microbes, mais plusieurs correspondances publiées dans le *Monde*, par le Dr Crevier, me forcent à vous en dire encore quelques mots.

C'est un savant, que ce Dr Crevier, un émule du grand Pasteur, un modeste qui, depuis trente ans, examine au microscope les infiniments petits, et qui en est arrivé à être pris d'une véritable passion pour ces misérables.

D'autres regardent toujours en l'air, lui en bas. Il y a autant à voir en bas qu'en haut, c'est toujours l'infini.

Vous souvenez-vous avoir lu, dans les aventures de Gulliver, ce passage où le fantastique voyageur examine la terre avec une loupe énorme et parvient enfin à distinguer un petit être informe, impossible, qu'il saisit délicatement et regarde à son aise. C'est un homme ! Pour lui, immense, c'est un microbe...

Et voilà que l'homme, à son tour, a trouvé l'infiniment petit qui, sans doute est un géant pour d'autres, des milliards de fois plus infimes que lui.

* *

Les découvertes du Dr Crevier datent donc de trente ans, car c'est en 1854 qu'il a distingué un tas d'animaux auxquels la science donne les noms les plus barbares et dont l'univers se limite à une goutte d'eau.

Il va même si loin, ce découvreur, qu'il nous affirme qu'il faut des millions de ces êtres pour occuper l'espace de la section d'un cheveu.

J'ai voulu me rendre compte de la chose par moi-

même. J'ai regardé dans le microscope du savant, et ce que j'y ai vu dépasse tout ce que l'imagination la plus échevelée puisse rêver.

C'est le spectacle le plus effrayant qui se puisse voir, c'est à n'y pas croire.

Tous ces monstres qui voyagent avec une rapidité incroyable, qui se livrent des combats épouvantables sans trêve ni merci, se déchirent, se dévorent, dont les morceaux donnent naissance à une foule d'autres monstres qui grandissent et deviennent complets à leur tour en quelques instants, et se jettent aussi dans la lutte perpétuelle, tout cela est horrible, je le répète.

Quand à affirmer qu'il y en a des millions dans un espace grand comme la pointe d'une épingle, non, je ne les ai pas comptés.

* *

—Mais enfin, dis - je au savant, puisque ces monstres existent, ont une vie propre comme vous et moi, ne croyez-vous pas qu'ils ne soient eux-mêmes sujets à des maladies, à un choléra quelconque comme nous ?

—Certainement, et ils deviennent à leur tour la proie de microbes que nos instruments, fussent-ils des milliards de fois plus puissants, pourraient à peine distinguer, et ces derniers sont aussi déchirés par d'autres microbes.

Je me suis sauvé, j'avais peur d'être dévoré par tous ces diables que je ne voyais pas.

* *

Ontario va, comme je vous l'ai déjà dit, avoir une "Beauty competition," mais Montréal aura bien sa part : d'abord la grande exposition ouverte au monde entier, comme tous les ans, puis l'exposition d'horticulture et enfin l'exposition des chiens.

Il est vraiment curieux de voir quels efforts on fait pour améliorer les races chevaline, porcine, canine, bovine, ovine, etc., et même les fleurs, et de constater comme on s'occupe peu de la race humaine.

Moi je demande que l'on fasse une exposition de gouvernements, et je serais curieux de voir celui qui aurait le premier prix.

La république n'a pas l'air de plaire à tout le monde en France, la royauté constitutionnelle ne fait pas l'affaire des Irlandais ni même des Anglais, la monarchie d'Allemagne rend pas mal d'Allemands malheureux, le régime russe n'est pas un modèle, les gouvernements autrichien, italien, américain, etc., font bien des mécontents aussi...

Ma foi ! les juges seraient bien embarrassés.

* *

Je n'ai pas parlé de l'Espagne, parce que je me souviens d'une légende que je vais vous dire en le moins de mots possibles.

Un jour, Dieu se mit à son balcon d'azur pour recevoir les requêtes des différents peuples de la machine ronde.

Quand vint le tour de l'Espagne, celle-ci demanda à avoir un des plus beaux climats de la terre.

—Accordé, dit le bon Dieu.

—Je voudrais avoir aussi les plus jolies femmes.

—Accordé, répète le Père Éternel, qui était de bonne humeur.

—Je désirerais enfin avoir un bon gouvernement.

—Ah ! tu m'en demandes trop. Va te promener.

Et il se retira.

Voilà pourquoi l'Espagne est si souvent en révolution.

Chez nous, cependant, cela pourrait aller assez bien si nos hommes d'état voulaient seulement se rappeler de temps en temps le dicton si vrai :

On prend tant de peine pour faire croire qu'on s'occupe du bien public, qu'il serait plus simple et plus aisé de s'en occuper réellement.

* *

Le premier coup de canon tant attendu a enfin été tiré, par l'amiral Lespès, amiral de la flotte française, contre le port de Kelung, ville de l'île de Formosa, qui appartient à la Chine.

La ville a été prise après un bombardement de quelques heures.

Cet acte de vigueur était prévu ; les négociations commencées entre le ministre de France en Chine et Li Hung Chang, n'ont été qu'une suite de délais, longueurs et retards de la part de la cour de Pékin, et n'ont abouti qu'à une offre d'indemnité nominale.

Le gouvernement de Paris avait donné à la Chine